

négocia avec habileté auprès des princes engagés dans la ligue, fit jouer tous les ressorts machiavéliques de la diplomatie, acheta à prix d'or les ministres, et détacha la Prusse de son alliance avec Charles VII. De ce moment la fortune abandonna les drapeaux du nouvel empereur. L'armée autrichienne, renforcée des troupes anglaises, reprit la Bohême, pénétra dans la Bavière, força Munich, la capitale, à capituler, et contraignit peu à peu l'armée confédérée des Français et des Bavares à évacuer toutes les villes de la haute Autriche. A son tour, l'ambitieux Charles VII se trouva dépouillé de ses états héréditaires, obligé de se réfugier à Francfort et d'implorer la paix de Marie-Thérèse.

Mais la fille des Habsbourg était victorieuse, par conséquent inexorable. Elle repoussa les propositions de Charles-Albert, déclara qu'elle ne se contentait plus des états héréditaires que lui avait reconnus la pragmatique sanction, qu'elle voulait encore placer le diadème impérial au front de son mari, et qu'elle ne recevrait son ennemi à merci qu'après sa renonciation au titre d'empereur d'Allemagne.

Une telle prétention fit ouvrir les yeux à Frédéric II sur les projets ultérieurs de Marie-Thérèse et le ramena au parti de Charles VII. Celui-ci, appuyé par la Prusse, reprit immédiatement l'offensive et recommença la guerre. Au moment où les succès de ses troupes faisaient présager un changement heureux dans sa position, il fut tout à coup attaqué d'un mal étrange qui l'emporta dans les premiers jours de janvier 1745. Marie-Thérèse, quoique fortement soupçonnée d'avoir fait empoisonner son ennemi, intrigua tant et si bien auprès des électeurs, qu'elle parvint à faire procla-

mer empereur le grand duc de Toscane son mari, sous le nom de François I<sup>er</sup>.

Ce monarque, disent les historiens, était né pour gouverner, non un empire, mais une maison de banque : il aimait l'argent au-dessus de tout, s'associait à toutes les opérations financières de son royaume et se livrait même à l'usure. Il prit à ferme, en compagnie du comte de Bolza et du banquier Schimmelmann, les douanes de Saxe; et au commencement de la guerre de sept ans il soumissionna l'entreprise des fournitures de farine et de fourrage de l'armée prussienne. Par tous ces trafics il accumula dans sa cassette particulière des trésors considérables qui passèrent entre les mains de sa femme à sa mort, qui eut lieu en 1765. Il laissa cinq princes et onze princesses.

L'aîné de ses enfants lui succéda comme empereur d'Allemagne, sous le nom de Joseph II; titre seulement honorifique, car Marie-Thérèse ne lui permit pas de prendre la moindre part au gouvernement de l'Autriche.

Ce prince affectait de suivre les traces de Frédéric II, et prétendait avoir de grandes vues de réformes; mais son génie méticuleux le ramenait sans cesse aux petites choses ou à des demi-mesures. C'est ainsi qu'à Milan, ayant visité en personne les couvents de filles, et ayant reconnu que ces maisons étaient des lieux de scandale et de prostitution, il ne trouva rien de mieux à faire que d'envoyer de la toile aux nonnes avec l'ordre de faire des chemises pour ses soldats, afin de les forcer par le travail à ne point songer à la débauche; tandis qu'en les supprimant il eût coupé court au mal et eût rendu à la société une foule de jeunes et belles femmes.

Aussi longtemps que Marie-Thérèse vécut, elle maintint Joseph II sous le joug de sa volonté de fer. Cette princesse étant morte le 29 novembre 1780, l'empereur se vit enfin le maître absolu de ses états héréditaires. C'est alors qu'il commença cette série de demi-réformes religieuses qui le firent judicieusement appeler par Frédéric « mon » Frère le Sacristain. Il avait surtout à cœur de changer l'enseignement théologique dans les Pays-Bas. L'érection seule d'un séminaire général à Louvain l'occupa pendant quatre années. Plus cette mesure était repoussée par l'opinion générale, plus il s'opiniâtrait à la maintenir. Elle lui aliéna l'esprit des peuples de ces provinces, qui se séparèrent de son gouvernement et proclamèrent leur indépendance. Il s'aliéna également les Hongrois et les Galiciens en voulant les contraindre à l'adoption de la langue allemande; mesure tyrannique dont il fut toutefois obligé de se départir.

Joseph, dévoré d'ambition et tourmenté du désir d'augmenter ses états, s'associa avec empressement aux projets qu'avait formés la Russie de démembrer l'empire ottoman et de chasser les Turcs d'Europe. Il commit même la faute de commencer les hostilités par une tentative sur l'importante place de Belgrade, tentative qui échoua, et eut pour résultat de donner l'éveil aux musulmans sur les intentions de leurs ennemis, de faire accélérer des armements considérables et des levées extraordinaires de troupes en Turquie.

Le grand-vizir Youssouf-Pacha marcha contre les impériaux à la tête d'une armée formidable, passa les frontières, pénétra jusque dans le cœur des provinces autrichiennes, battit tous les généraux qui furent envoyés à sa rencontre, et

mit l'empire à deux doigts de sa perte. Pour comble de malheur, aux désastres de l'invasion étrangère vint se joindre l'insurrection du Brabant, et enfin la révolution française, qui menaçait tous les trônes absolus de l'Europe.

Joseph II essaya alors de se rattacher au clergé pour soutenir son empire chancelant; il s'adressa au pape et réclama son assistance pour faire rentrer sous sa domination les peuples qui s'étaient affranchis; mais ce fut encore inutilement; les Pays-Bas restèrent libres, malgré les brefs impériaux de Pie VI. Toutes ces déceptions réunies à des chagrins de famille, et surtout la mort d'Élisabeth de Wurtemberg, sa sœur, pour laquelle il avait conçu une violente passion, achevèrent de le plonger dans une noire mélancolie qui le conduisit au tombeau le 20 février 1790.

Les derniers instants de cet empereur furent solennels; lorsqu'il sentit que la vie allait le quitter, il demanda à être revêtu de son grand uniforme et de ses ordres; puis, ayant donné l'ordre qu'on fit entrer les princes, les généraux et les grands officiers de l'état, il leur fit cet adieu: « Je ne regrette » point le trône, car je reconnais la vanité des choses de ce » monde. Un seul souvenir pèse sur mon cœur; c'est d'avoir » acquis la preuve qu'après toutes les peines que je me suis » données, j'ai fait peu d'heureux et beaucoup d'infortunés; » que Dieu me pardonne..... Je veux qu'on mette sur ma » tombe cette épitaphe: Ci-gît Joseph II, qui fut malheureux » dans toutes ses entreprises. »

Comme l'empereur n'avait point laissé d'enfants, son frère Léopold, grand-duc de Toscane, lui succéda dans les états héréditaires d'Autriche. A l'exemple de Joseph II, il s'était

d'abord jeté dans les doctrines philosophiques, ensuite il les avait repoussées pour se rapprocher de la cour de Rome. A son avènement au trône, la monarchie autrichienne était ébranlée jusqu'en ses fondements; les provinces belges s'étaient érigées en républiques; la Bohême avait dressé une liste représentative des nombreux griefs dont elle réclamait la suppression, en menaçant de se déclarer indépendante; la Hongrie arguait de ce que Joseph II avait violé leurs anciennes chartes et privilèges pour refuser de reconnaître son successeur; d'autre part la Turquie continuait toujours à guerroyer, appuyée par la Grande-Bretagne et par la Prusse, qui ne songeaient rien moins qu'à renverser la nouvelle maison d'Autriche.

Léopold avait donc à calmer les mécontentements de ses provinces, à recouvrer les Pays-Bas, à conclure une paix avec la Turquie, à se réconcilier avec la Prusse, à prévenir les attaques de la France, et à se faire élire empereur, lorsqu'il prit les rênes du gouvernement. Il procéda à l'exécution de toutes ces choses avec une rare habileté; il commença par faire des concessions à ses sujets, et rétablit en Hongrie et en Bohême, du moins en partie, la forme du gouvernement qui subsistait du temps de Marie-Thérèse; ensuite il détacha Frédéric-Guillaume de l'alliance anglaise, et remit les relations de l'Autriche avec la Prusse sur le pied de l'ancien traité de Passarowitz. Puis il confia le commandement de son armée du Danube au prince de Cobourg, qui força les Turcs à conclure un traité de paix à Sistove, par lequel l'Autriche acquérait le vieil Orsova et le territoire situé sur l'Unna. Enfin il cabala auprès des électeurs pour se faire

nommer empereur, et réussit au gré de son ambition, en promettant dans sa capitulation de réclamer pour les droits des princes allemands qui avaient des possessions en France, droits fortement compromis par suite des décrets de l'Assemblée nationale. Il tint en effet cette dernière promesse et adressa des représentations au gouvernement français relativement aux intérêts des Allemands possessionnés. L'Assemblée nationale, devant qui fut portée la réclamation, décida qu'il y avait lieu à accorder des indemnités.

L'empereur, excité sous main par sa sœur, la reine de France, Marie-Antoinette, refusa d'adhérer à aucune proposition d'arrangement, demanda le rapport de toutes les lois qui avaient été rendues contrairement aux traités de Westphalie, et en cas de refus, menaça d'envahir les frontières. Immédiatement après cette réponse, la diète ordonna des préparatifs de guerre considérables; mais ces armements ne furent pas réalisés; les princes de l'empire, redoutant les chances aventureuses d'une guerre, préférèrent accepter les indemnités offertes, et faire des traités de paix avec l'Assemblée législative, qui avait succédé à la Constituante. Léopold n'en poursuivit pas moins l'exécution de ses projets; il arrêta, avec le comte d'Artois, un plan d'invasion dans lequel devaient entrer l'Angleterre, cette éternelle ennemie de la France, la Russie, la Prusse, la Saxe et les Provinces-Unies; il fit publier dans tous les journaux de l'Europe une déclaration en faveur de Louis XVI, portant qu'il voulait rétablir l'autorité absolue du roi de France. L'Assemblée législative rendit aussitôt un décret par lequel Louis XVI fut requis de signifier à l'empereur d'avoir à re-

noncer à tout traité, à toute convention, à toutes menaces contre la sûreté et la souveraineté de la nation française, en lui notifiant que le refus d'une satisfaction immédiate serait considéré comme une déclaration de guerre. Le prince de Kaunitz, ministre d'Autriche, fit au nom de son maître une réponse évasive afin de gagner du temps. Il ne réussit pas à tromper l'Assemblée législative. Les représentants de la nation se déclarèrent non satisfaits par cette espèce de justification, et décrétèrent la guerre contre l'empire.

Tandis que cet orage était près d'éclater, une dysenterie enlevait Léopold II dans la quarante-cinquième année de son âge, le 1<sup>er</sup> mars 1792. Ce prince laissait seize enfants, dont neuf garçons et sept filles, qu'il avait eus de Marie-Louise, fille du roi d'Espagne Charles III. Son fils aîné, François II, lui succéda sous le titre d'empereur d'Allemagne, qu'il échangea ensuite contre celui de François I<sup>er</sup>, empereur d'Autriche. Son règne appartient à l'histoire du dix-neuvième siècle.

En France, dès le commencement du dix-huitième siècle, avant même la mort de Louis XIV, l'horizon politique s'assombrissait singulièrement; jamais le despotisme n'avait été mieux consolidé, et cependant, sous cette apparence d'obéissance passive, il était facile aux esprits clairvoyants de deviner que les masses étaient travaillées par un besoin ardent de liberté. Fénelon lui-même disait en parlant de la monarchie : « C'est une vieille machine délabrée qui va encore » de l'ancien branle qu'on lui a donné, et qui achèvera de » se briser au premier choc. Les peuples ne tarderont pas » à ouvrir les yeux sur les abus inséparables de la royauté; » ils reconnaîtront que maîtres et valets, tous n'ont qu'un

» désir, qu'un but, prendre et toujours prendre, sans s'in-  
» quiéter le moins du monde de la nation; ils verront que  
» les ministres, les intendants, les gouverneurs et toute  
» cette engeance de courtisans affamés sont plus à craindre  
» encore que les armées ennemies; que tous s'appliquent à  
» voler, à piller, à extorquer. Ils reconnaîtront que l'exis-  
» tence des gens qui s'intitulent officiers du roi est une vé-  
» ritable vie de Bohèmes, c'est-à-dire de fripons, et non de  
» gens honorables. Grâce à eux, la France tombe dans l'ab-  
» jection, dans l'opprobre, et devient l'objet de la dérision de  
» toutes les autres puissances; le grand roi le veut ainsi; que  
» sa volonté soit faite!.... »

Les volontés de l'infâme Louis XIV furent en effet exécutées jusqu'au moment où il plut à Dieu d'en délivrer la terre; mais lorsque le despote fut mort, les choses changèrent de face. Louis XIV avait prétendu commander jusqu'au delà du tombeau, et par son testament avait délégué les principales fonctions de la régence, pendant la minorité de son petit-fils, au duc du Maine, un des bâtards de la Montespan qu'il avait légitimés. Ses dernières dispositions furent cassées, et un autre que celui qu'il voulait élever au pouvoir prit les rênes du gouvernement.

Cet autre était le fils du duc d'Orléans, frère du roi, et de Charlotte-Élisabeth de Bavière, un prince que la voix publique désignait sous les noms de Philippe le faussaire, Philippe l'incestueux, Philippe l'empoisonneur.

Louis XIV, par suite de son caractère défiant et soupçonneux, avait constamment tenu son neveu éloigné des armées, pour empêcher qu'il ne prît de l'influence sur les troupes.

Il en était résulté que celui-ci s'était jeté dans tous les genres de dissipations et de désordres pour occuper son temps. Plus tard le grand roi lui avait fait épouser une de ses filles légitimées, mademoiselle de Blois. Ce mariage n'avait influé en rien sur sa conduite; et sa cour avait continué, comme par le passé, à être le rendez-vous de tous les débauchés du royaume. Les d'Effiat, les Lafare, les Broglie, les Canillac, les Nocé, les Brancas, toute la lie de la noblesse entourait le prince et lui formait une suite digne de lui. La maison de sa femme n'était guère mieux composée; toutes ses dames d'honneur étaient d'anciennes maîtresses délaissées par son mari ou des prostituées qui recevaient ses infâmes caresses.

Parmi ceux qui approchaient du duc d'Orléans, il en existait un qui avait contribué plus que tous les autres à le pervertir, et dont l'histoire se trouve intimement liée à la sienne; c'était Dubois, son ancien précepteur, dont il devait faire un archevêque, un cardinal, un premier ministre. Ce misérable était fils d'un apothicaire de Brives la Gaillarde dans le Limousin. Sur l'expectative d'une bourse dans un collège, son père l'avait envoyé à Paris à l'âge de douze ans. La bourse n'ayant point été accordée, le jeune Dubois s'était trouvé trop heureux d'obtenir la faculté de faire ses études au collège de Saint-Michel, en remplissant auprès du principal les fonctions de domestique. Plus tard il était passé au service d'un curé de Saint-Eustache, qui l'avait donné au gouverneur du prince d'Orléans, qui n'était encore que duc de Chartres, au vénérable Saint-Laurent, l'un des hommes les plus érudits de l'époque.

Le gouverneur s'intéressa à Dubois, lui fit quitter la livrée

pour le petit collet afin de cacher sa condition, et l'attacha au jeune duc pour l'aider à écrire ses thèmes et à chercher les mots dans le dictionnaire. Peu à peu Dubois s'insinua dans la confiance du duc de Chartres, et finit par le capter au point qu'à la mort de Saint-Laurent, il le décida à demander au duc d'Orléans son père, qu'il remplît les fonctions de précepteur auprès de sa personne; ce qui lui fut accordé. L'ancien valet, devenu gouverneur, se fit appeler l'abbé Dubois:

« C'était, dit Saint-Simon, un petit homme, maigre, » effilé, à perruque blonde, à mine de fouine, une véritable » sentine de corruption. Tous les vices se disputaient en lui » à qui en demeurerait le maître et se le partageraient. L'a- » varice, la débauche, l'ambition étaient ses dieux; la per- » fidie, la flatterie, le valetage, ses moyens; l'impiété, sa reli- » gion. Il regardait la probité, l'honneur et la vertu comme » des chimères. Il excellait en basses intrigues, il en vivait, » il ne pouvait s'en passer. Toujours il marchait vers un but, » et ne s'arrêtait qu'après l'avoir atteint, ou lorsqu'il lui était » démontré qu'il avait devant lui des obstacles insurmon- » tables; encore cherchait-il à les détourner en ouvrant de » nouvelles tranchées dans les ténèbres. Il passait sa vie » dans les sapes. Le mensonge le plus hardi lui était devenu » naturel; il affirmait la plus insigne fausseté avec un air » simple, droit, sincère et candide. Une fumée de fausseté » s'exhalait de tous ses pores et s'élevait jusque dans sa » gaieté, qui attristait à entendre. Méchant par nature et avec » réflexion; traître et ingrat par raisonnement; maître expert » aux compositions des plus grandes noirceurs; effronté, » éhonté, impudent à faire peur lorsqu'il était surpris dans